

L'école pousse-t-elle à la triche ?

Les fuites à répétition perturbant l'organisation des examens posent la question : tous les étudiants sont-ils des tricheurs dans l'âme ou le « système » les pousse-t-il à le devenir ?

Les élèves du secondaire qui, ces derniers jours, ont passé les épreuves standardisées externes, ont vu leur programme singulièrement « allégé », en histoire et en sciences. En cause, on le sait, la divulgation de certaines questions sur les réseaux sociaux, qui a conduit à l'annulation de ces deux épreuves.

Tricherie ou sabotage ? Il est permis de se poser la question : d'aucuns auraient voulu tuer dans

l'œuf ce bac « à la belge » qu'ils ne s'y seraient pas pris autrement... Reste que la tricherie n'est pas exclue. Vieille comme les examens, elle a trouvé de nouvelles potentialités avec les nouvelles technologies de la communication.

Tous tricheurs dans l'âme, les élèves ? Et si c'était le système scolaire lui-même qui générerait ces comportements, avec l'importance souvent maladroite qu'il accorde aux « points », aux interrogos et aux examens,

au détriment de ce qui, si l'on y réfléchit bien, devrait être la première vertu de l'école : apprendre et comprendre le monde et surtout retenir toutes ces choses sur la longueur, plus loin que le bout de l'examen ?

Pour le sociologue Bernard Delvaux, dont on lira l'interview ci-dessous, c'est la manière d'évaluer les compétences acquises qu'il faudrait revoir. ■

W.B.

Delvaux « Le système ne freine pas » les experts « Pas plus de tricheurs »

ENTRETIEN

Bernard Delvaux est chercheur au Girsef, un groupe pluridisciplinaire (sociologie, psychologie, sciences de l'éducation) fondé en 1998 à l'UCL.

Notre système scolaire, avec l'énorme importance accordée aux points, aux examens, etc., pousse-t-il à la triche ?

Je n'incriminerais pas le système scolaire belge spécifiquement : je crois que la plupart des systèmes scolaires reposent sur des évaluations qui incitent ou, en tous les cas, ne freinent pas la tricherie. Ces systèmes mettent en valeur ce que les psychologues appellent la « motivation extrinsèque », c'est-à-dire essayer, à travers l'évaluation, de motiver l'élève par la récompense ou la sanction plutôt que par sa soif d'apprendre - qui, elle, est plutôt de l'ordre de la « motivation intrinsèque ». A-t-on vraiment un effet profond, durable sur la structuration des connaissances, des compétences et des savoir-faire des jeunes ou simplement une adaptation temporaire pour réussir l'examen ? Certains parlent de « l'effet corrupteur de la récompense »... Dès qu'on est dans ce registre-là, on introduit un biais.

On demande quand même de plus en plus aux élèves de mobiliser des savoirs différenciés, au détriment du « par cœur »...

C'est vrai qu'avec le développement des objectifs de compétences plutôt que simplement de connaissances et de savoirs, il y a une évolution des évaluations

vers quelque chose de moins restitutif. Mais, indépendamment de cette volonté, le type de compétences qui est détectable à travers ces évaluations, ne sont, pour moi, qu'une partie des compétences. On peut davantage détecter des compétences complexes à travers des travaux de fin d'études ou de groupe, par exemple.

L'idée qu'« avoir ses points » à n'importe quel prix ne soit plus l'alpha et l'oméga : on y vient ?

On n'y vient pas. J'y aspire personnellement, je crois qu'il faut pouvoir trouver un autre système scolaire qui repose davantage sur la motivation intrinsèque et trouve d'autres manières d'évaluer l'élève...

Que pensez-vous des récentes affaires de divulgation de questions d'examens sur les réseaux sociaux ?

Peut-on appeler ça une tricherie ? C'est plutôt une divulgation : l'examen a été envoyé à tout le monde. Et il y a un parallèle à faire entre la notion de tricherie scolaire et celle de dopage. On fait naître l'illusion qu'en les combattant, on met tout le monde sur pied d'égalité. Or, il y a tellement d'autres paramètres qui jouent...

Mais il faut la combattre...

Certains disent que ça ne vaut pas la peine. J'ai devant les yeux un article du philosophe allemand Richard David Precht qui écrit : « Prenez les nouvelles lunettes Google qui permettent de se brancher sur le web tout en faisant autre chose, une fois miniaturisées et rendues quasi invisibles, ce qui

sera bientôt le cas, elles métamorphoseront les examens. Il sera impossible d'empêcher un élève de tricher. Le mot "triche" n'aura d'ailleurs plus de sens, ni celui d'"examen" »... ■

Propos recueillis par WILLIAM BOURTON

Avoir ses points, obtenir la moyenne : le saint Graal de tout étudiant. Coûte que coûte, indépendamment des savoirs réellement acquis, c'est-à-dire compris et intégrés dans les connaissances de l'élève à une échéance plus longue que celle de la sonnerie marquant la fin d'un examen. « Je ne pense pas que nos élèves sont plus tricheurs aujourd'hui qu'ils ne l'étaient hier, ils ont simplement plus de moyens de tricher », estime Pierre Hazette, ministre de l'Enseignement entre 1999 et 2004.

Mais le phénomène n'est-il pas amplifié par la survalorisation de la cote ? « On accorde toujours trop d'importance aux contrôles permanents, aux évaluations sommatives, aux pourcentages, ce qui pousse sans doute les jeunes à essayer de contourner l'obstacle, et pas assez aux évaluations formatives, qui sont pourtant les plus performantes parce qu'elles sont les seules qui permettent à l'élève de progresser », constate Roberto Galluccio, administrateur délégué de l'enseignement officiel neutre subventionné (CPEONS). Dans le système actuel, l'élève qui maîtrise les additions, mais pas les multiplications pourra quand même s'en sortir s'il obtient, d'une manière ou d'une autre, la moyenne.

Il n'empêche, tricher ce n'est

pas beau. Mais que faire ? « *Je ne suis pas certain que nous soyons en mesure de remédier à cette situation avec les moyens dont nous disposons. Si vous demandez une dissertation à un élève, qui vous assure qu'il ne va pas aller chercher sur Google la matière à traiter pour se l'approprier ?* », interroge Pierre Hazette, sans crier haro sur les nouvelles technologies, Google et consorts, au contraire : « *On peut faire des nouvelles technologies de la communication un outil extraordinaire, on peut aussi passer à côté des moyens que cela apporte. On semble désemparés devant l'usage de ces nouvelles technologies. Les réseaux sociaux, ils sont là, il faut faire avec !* »

Mais ce n'est pas (encore ?) le

cas. « *On pousse de plus en plus les écoles à éduquer aux médias, et les élèves à les utiliser. C'est un leurre de considérer que pendant les examens, ils n'existent pas et*

de travailler à l'ancienne. Il faudrait les intégrer, c'est évident, estime Roberto Galluccio. On dispose d'un nombre infini d'informations sur internet, c'est dommage de passer à côté dans les apprentissages. L'exercice peut être très formatif, pour l'esprit de synthèse par exemple. Mais ce n'est pas assez stimulé. » Pour Pierre Hazette, « *il n'est plus concevable aujourd'hui de dispenser un enseignement qui fasse l'impasse sur ces nouvelles technologies. Il faut responsabiliser chaque élève en lui faisant comprendre qu'il peut toujours*

aller chercher sur internet une matière qu'il ne maîtrise pas, mais que, dans la vie, quand il entrera dans l'enseignement supérieur ou dans la société, on verra qu'il n'est pas formé comme il devrait l'être. C'est ce sens de responsabilisation que nous devrions développer. Il y a tellement de conduites nouvelles à conseiller aux jeunes qu'on est assez sidéré de voir qu'on se demande ce qu'on va mettre dans un cours de rien. Il faut changer la communication avec les élèves, les responsabiliser, qu'ils deviennent les acteurs de leur formation. Ceux qui ne le feront pas, ce seront les tricheurs. Il faut convaincre les élèves qu'à ce jeu, on ne peut que perdre. » ■

**Propos recueillis par
CORENTIN DI PRIMA**